

angle des maxillaires, etc.). Pour la comparaison des articulations canadiennes avec celles de France, il s'appuie sur l'oeuvre bien connue de J. Chlumský (*Radiographies des voyelles et des semi-voyelles françaises*, Prague 1938) à qui il emprunte les radiographies. Dans quelques cas l'auteur compare les sons canadiens avec les sons tchèques; pour la description de ceux-ci, il fournit les figures de l'ouvrage de Boh. Hála (*Artikulace českých zvuků v rentgenových obrazech*, Praha 1926). Et, pour expliquer les variations phonétiques par différents mouvements et tension musculaires, il développe les idées de son maître strasbourgeois, M. Georges Straka.

Essayons de citer les conclusions les plus importantes de cette oeuvre, faite en grande diligence, et abondante en matériel très riche:

Pour les voyelles *i, ü, u*, l'auteur constante deux timbres: elles sont ouvertes surtout dans les syllabes accentuées entravées par une consonne non-allongeante, et elles tendent à se désonoriser dans les syllabes inaccentuées. — Le *e* ouvert est plus ouvert qu'en français lorsqu'il est long; au contraire l'harmonie vocalique ne semble pas agir beaucoup sur le *e* ouvert inaccentué. — Le *a* postérieur est encore réalisé, avec un timbre plus sombre qu'en français. Dans le parler populaire, cette voyelle (comme d'ailleurs aussi le *a* antérieur) manifeste une tendance à ce diphtonguer. — Le *a* antérieur s'ouvre dans les syllabes accentuées devant *v, j* et quelquefois devant *r*. — Les voyelles nasales perdent en partie la nasalité, mais le *õ* nasal maintient fermement (à la différence du français parisien de nos jours) sa labialité. — Les occlusives *t, d, k, g* se palatalisent et quelquefois (dans la prononciation familière) elles sont même réalisées comme des affriquées.

La durée des voyelles est conservée mieux qu'en français général. Si les oppositions phonologiques *tête/teite, bête/belle* tendent à s'effacer en France, au Canada elles sont parfaitement retenues. Mais, la distinction *vit/vie, boue/bout* n'existe plus ni en timbre ni en durée.

En somme on pourrait dire que les voyelles canadiennes manifestent une tendance à être plus ouvertes et à reculer leur lieu d'articulation; leur durée est relativement longue, seule l'activité des lèvres est amoindrie. En revanche, la tenue des consonnes est relativement courte et parfois imparfaitement réalisée. Très instructifs sont les kymogrammes (p. 245 et 246) où l'on compare la réalisation des mots *côte, cote, côté, coté, baquet, banquet* par un sujet canadien et par un sujet de France: les voyelles y ont une durée considérablement plus grande et les consonnes sont plus courtes que les sons français correspondants.

L'oeuvre de M. Gendron attirera l'attention méritée des phonéticiens ainsi que celle des romanistes. Dans ses parties consacrées à l'explication des méthodes expérimentales, le lecteur pourra trouver des renseignements clairs et utiles, pour pouvoir en apprécier les avantages et en même temps se rendre compte de leurs côtés fort et faible.

Karel Ohnesorg

Léon Warnant: Dictionnaire de la prononciation française, tome II: Noms propres. Editions J. Duculot, Gembloux, 1966, 236 pages.

Commençons par constater que ce dictionnaire est un des ouvrages les plus importants de la lexicographie contemporaine étant donné que c'est le premier essai de présenter systématiquement la prononciation des noms propres de différentes langues. Comme le nombre des noms propres est trop élevé, l'auteur l'a restreint en ne citant que les noms employés par les Français et en n'indiquant que leur prononciation française.

Pour les noms français, bien sûr, uniquement la prononciation française est légitime, mais en ce qui concerne les noms provenant des autres langues, nous croyons que tous les gens cultivés — qu'ils soient francophones ou non — s'intéressent aussi à la prononciation correcte de ces noms dans les langues auxquelles ils appartiennent. Afin de pouvoir l'indiquer, il faudrait évidemment élargir un peu l'inventaire des signes phonétiques, par exemple pour les langues slaves et quelques autres, il faudrait introduire *t* et *d* pour les *t* et *d* palatalisés et *ř* pour l'*r* assibilé. Toutefois même avec les signes employés dans ce dictionnaire, on aurait pu noter la prononciation correcte de la majorité des noms étrangers. Dans un nombre considérable de noms, il aurait suffi d'ajouter le signe *h* cité et expliqué à la p. IX: Les noms allemands *Haendel, Habsburg, Hagen, Hahn*, etc., se prononcent (en allemand) *hen-del, haps-burk, ha-gen, ha:n*, non *en-del, ap-sbu:r, a-gen, a:n*; les noms tchèques *Hácha, Hašek, Hilbert*, etc. se prononcent *ha:-xa, ha-fek, hil-bert*, non *a-xa, a-sek, il-be:r*, etc.

Quant à la graphie, nous aimerions également trouver, à côté de la forme francisée, la forme originale dont la connaissance est importante par exemple pour ceux qui veulent trouver dans le catalogue l'ouvrage d'un auteur non français. Comment trouver un Capek ou un Cichačev s'ils sont déguisés en Tchapek et Tchichatchev? Nous nous demandons s'il ne s'agit, pour ce dernier, du poète Ščipačev (*/tʃi-pa-tʃes/*), car le non Cichačev ne nous est pas connu.

Dans de nombreuses langues, il y a des sons affriqués qui ressemblent bien aux groupes de sons *ts* et *tf*. On peut donc les transcrire de cette manière, mais il ne faut pas les séparer en *t-s* et *t-f* en divisant les mots en syllabes. Il convient donc de transcrire *Budějovice*, *Palacký*, etc. *bu-d'e-jo-vi-tse*, *pa-lats-ki*: et non *bu-de-jo-vit-se*, *pa-lat-ski*, car, nous le répétons, *ts* et *tf* représentent dans ces noms un seul son qui en tchèque est noté par *c* (= *ts*), respectivement par *č* (= *tf*).

Pour les éditions suivantes de ce dictionnaire — qui, vu son utilité, ne se feront pas certes attendre longtemps — nous prenons donc la liberté de proposer à l'auteur d'ajouter

aux noms:	les additions suivantes:	
Adoua	Adua	'a-du-a
Alès	Aleš	a-leš
Bakounine	Bakunin	'ba-ku-pin
Benès	Beneš	'be-neš
Blagovechtchensk	Blagoveščensk	'bla-go- <i>lvjef-tfensk</i>
Boukhara	Buchara	bu-'xa-ra
Boukharine	Bucharin	bu-'xa-rin
Boulganine	Bulganin	bul-'ga-pin
Broussilov	Brusilov	
Capek	Čapek	<i>tʃa-pek</i>
Chapochnikov	Šapošnikov	<i>ʃa-'poʃ-ni-koʃ</i>
Dniéper	Dnepr	<i>dʒe-prə</i>
Dniéster	Dnestr	<i>dʒes-trə</i>
Dvorjak	Dvořák	<i>dvo-<i>ra</i>:k</i>
Garmisch-Partenkirchen		<i>gar-miʃ-par-tən-kxir-xən</i>
Gdynia		<i>gdi-na</i>
Goering		<i>gø-riŋk</i>
Grimmelshausen		<i>gri-mɛls-hau-zən</i>
Grotewohl		<i>grø-tə-vo:l</i>
Guérasimov	Gerazimov	<i>ge-ra-'zi-moʃ</i>
Hasek	Hašek	<i>ha-ʃek</i>
Hassler	Hašler	<i>haʃ-ler</i>
Hitler		<i>hit-lər</i> au <i>hi-tlə</i>
Hus		<i>hus</i>
Iablonec	Jablonec	
Jablochkov	Jabločkov	<i>'ja-bløtʃ-koʃ</i>
Jitomir	Zitomir	
Joukov	Zukov	
Kalinine	Kalinin	<i>ka-'li-pin</i>
Kamtchatka	Kamčatka	<i>'kam-tʃat-ka</i>
Keitel		<i>'kxaj-təl</i>
Kharbine	Charbin	<i>'xar-bin</i>
Khatchaturian	Chačaturjan	<i>'xa-tʃa-tu-rjan</i>
Khmielnitski	Chmielnicki	<i>xmjel-'nits-ki</i>
Khroustchev	Chruščev	<i>xruʃ-'tʃəʃ</i>
Kiskunfelegyhaza		<i>'kiʃ-kun-'lfe-leđ-ha:-za</i>
Koshice	Košice	<i>'ko-ʃi-tse</i>
Kossyguine	Kosygin	<i>ko-'si'gin</i>
Leczinski (-a)		<i>le-tʃin-ski (-a)</i>
Lénine	Lenin	<i>'le-nin</i>
Lysa-Gora	Žysa-Góra	<i>'wi-sa-'gu-ra</i>
Masaryk		<i>'ma-sa-rik</i>
Merejkovskij	Merežkovskij	<i>'me-rež-'koʃ-skij</i>
Mikhailovitch	Michailovič	<i>'mi-xaj-lo-viʃ</i>
Novotcherkask	Novočerkask	<i>'noʋo-'tʃer-kask</i>

Pearl Harbor		^l pæ-rəl- ^h ɑ:r-brə (-bər)
Plekhanov	Plechanov	^l plɛ-xa-nɔf
Podiebrad	Poděbrady	^l po- ^ɛ e-brɑ-di
Rubinstein		^l ru-bin- st ajn
Schouvalov	Šuvalov	
Schroedinger		^l fræ-dɪŋ-gər
Schubert		^l ʃu-bɛrt
Schutzenberger		^l ʃu-tʂən- ^l bɛr-gər
Schweitzer		^l ʃvaj-tsər
Serpoukhov	Serpuchov	
Stamitz	Stamic	
Straus		^l straws
Tabor	Tábor	^l ta:-bər
Tchapek	Čapek	
Tcherkesses	Čerkes	
Tchernaïa	Černaja	^l tʂɛr- ^l na:-ja
Tcherny	Černý	^l tʂɛr-ni:
Tchetchènes	Čečen	
Tchita	Čita	
Tchkalov	Čkalov	
Tchouvache	Čuvaš	^l ʃu-vaʃ
Vinitsa	Vinica	
Vladicaucase	Vladikavkaz	^l vla- ^ɔ i-kaf-kas
Volynie	Volyně	^l vɔ-li- ^ɲ e
Vorochilov	Vorošilov	
Walhalla		^l val-ha-la
Wallenstein		^l va-lən- st ajn
Yalta	Jalta	

Dans les transcriptions, le typographe a mis partout *a* au lieu de *ɛ*.

Par contre, nous proposons de supprimer les variantes de prononciation nettement fautives, dues à la graphie, telles que *aša* (*Hácha*), *kodali* (*Kodaly*), *asek* (*Hašek*), etc.,. Au lieu de la conception purement descriptive que l'auteur a choisie, nous préférons une conception plus ou moins normative, car si „une même personne, pour un même de ces noms, use, à quelques secondes d'intervalle, parfois de deux prononciations différentes“ (p. XIII, note 1), n'est-ce pas que cette personne hésite entre ces deux prononciations cherchant celle qui soit plus correcte? Donc pourquoi ne pas l'aider?

Nous ajoutons encore quelques observations de détail. En bas de la page XV, on pourrait noter qu'en allemand, les *-el* et *-er* finals se prononcent *əl* et *ər* ou *ə*, par exemple *Schlegel* (*ʃle-gəl*), *Schneider* (*ʃnaj-dər*), *Wagner* (*va:-gnər* ou *va:-gnə*).

Quant au polonais, le son noté par *rz* (*rzeka*) et provenant de la palatalisation de *r* est assez proche du son tchèque *ř* (*řeka*) de la même provenance, n'égale pas au son *ž* (*žolty*) qui équivaut au *z* de *jaune*.

En ce qui concerne le tchèque (cf. p. XXXVI), il faut constater que la différence d'ouverture entre les *e* brefs et les *e* longs est pratiquement nulle (imperceptible pour les non-phonéticiens qui, eux-mêmes, constatent généralement qu'il n'y a en tchèque qu'un *e* moyen, un peu plus proche de l'*ɛ* que de l'*e*).

En bas de la p. XXXVI, il serait utile de constater que les *t*, *d* et *n* sont palatalisés, s'ils sont suivis d'un *i* ou d'un *ě* qui, dans ce cas, a la valeur d'un *ɛ* tandis qu'ailleurs, celle d'un *je*.

A notre avis, les noms propres tchèques devraient être complétés par les noms suivants: *Brno* (*bər-no*), *Burian* (*bu-ri-ja:n*), *Dobrovský* (*dɔ-brɔf-ski*), *Fučík* (*fu-tʃi:k*), *Heyrovský* (*hɛj-rɔf-ski:*), *Hradec* (*hra-dɛts*), *Janáček* (*ja-na:-tʃɛk*), *Jirásek* (*ji-ra:-sɛk*), *Kubelík* (*ku-bɛ-li:k*), *Liberec* (*li-bɛ-rɛts*), *Mácha* (*ma:-xa*), *Martinů* (*mar-ti-nu:*), *Myslibek* (*my-sɛl-bɛk*), *Němcová* (*nɛm-tʂɔ-va:*), *Neruda* (*nɛ-ru-da*), *Nezval* (*nɛ-zval*), *Praha* (*pra-ha*), *Purkyně* (*pur-ki-^ɲe*), *Radok* (*ra-dɔk*), *Sevčík* (*ʃɛf-tʃi:k*), *Švabinský* (*ʃva-bin-ski:*), *Talich* (*ta-lix*), *Tyrš* (*tɪrʃ*), *Vrchlický* (*vrx-lits-ki:*), *Werich* (*vs-rix*), *Zeman* (*zɛ-man*).

Tcherkesses et *Tchetchènes* sont des pluriels. Ne vaudrait-il mieux mettre des singuliers (sans *-s*)?

Dans le dictionnaire, on trouvera quelques fautes d'impression, par exemple *sautěž* au lieu de *soutěž* (p. XXXVI), *Alès* au lieu de *Aleš* (p. 5), *Benès* au lieu de *Beneš* (p. 25), *Manès* au lieu de *Mánes* (p. 135), *Stratonice* au lieu de *Sirakonice* (p. 207), *Titulesco* au lieu de *Titulescu* (p. 216).

Toutes ces petites observations ne veulent nullement diminuer la haute valeur du dictionnaire de M. Warnant auquel on doit savoir bon gré d'avoir osé le premier attaquer ce domaine nouveau en lexicographie, domaine posant des problèmes très délicats et subtils. Le but de nos remarques n'est que l'aider à perfectionner son dictionnaire qui a fait disparaître une lacune gênante dans nos travaux lexicographiques.

Otto Ducháček

L. E. Schmitt: *Untersuchungen zu Entstehung und Struktur der „neuhochdeutschen Schriftsprache“*. I. Bd. Sprachgeschichte des Thüringisch-Obersächsischen im Spätmittelalter. Die Geschäftssprache von 1300 bis 1500. Böhlau Verlag Köln/Graz 1966. S. 686 + Kartenteil.

Der Entstehung und Struktur der neuhochdeutschen Schriftsprache sind in der Vergangenheit viele Teilstudien und Aufsätze gewidmet worden, die sich von verschiedenen Aspekten aus mit dieser Problematik beschäftigt haben. Die unterschiedlichen Ergebnisse dieser Erforschung sind darauf zurückzuführen, daß nur Teilgebiete von verschiedenen Gesichtspunkten bearbeitet wurden, und das Material in seiner Komplexität nicht ausgewertet wurde. Andererseits sind diese Vorarbeiten eine notwendige Voraussetzung gewesen, um an eine systematische Gesamtdarstellung dieser in mancher Hinsicht komplizierten Fragen herangehen zu können.

In dieser Richtung ist der vorliegende erste Band einer breit angelegten Gesamtdarstellung von L. E. Schmitt ein erster und kühner Schritt. Das Gesamtwerk, das auf 8 Bände geplant ist, soll die wichtigsten Etappen der Entstehung der neuhochdeutschen Schriftsprache und ihrer Struktur von neuem und systematisch zu erfassen und zu klären versuchen. In dem vorliegenden ersten Band werden in zwei umfangreichen Kapiteln die Kanzleitraditionen und Einzelschreiber zunächst in den großen Kanzleien im Umkreis des Thüringisch-Obersächsischen Raumes im 14. Jh. (S. 13—161) behandelt, auf die dann im zweiten Kapitel (S. 162—453) die Untersuchungen zur Schreibergeschichte der Städte, Herren und Klöster im Thüringisch-Obersächsischen Raum folgen.

Dem ganzen Werk liegt, im Unterschied zu manchen anderen Arbeiten aus diesem Bereich, ein Arbeitsverfahren zu Grunde, das sowohl die äußere als auch die innere Sprachgeschichte berücksichtigt, was auf S. XLVII prägnant formuliert wird: „Gegenstand der inneren Sprachgeschichte ist die Sprachstruktur in Raum und Zeit. Sie kommt für eine ganzheitliche Sprachauffassung nicht ohne die äußere Sprachgeschichte aus, nicht ohne Rückzug auf die historischen Träger der Sprach- und Schreibsprache...“

Nach den beiden Einleitungen, die den methodologischen Fragen der Geschäftssprache (dieser Terminus wird vom Verfasser für Urkunden- oder Kanzleisprache bevorzugt) sowie der Auswertung der bisher auf diesem Gebiet erschienenen Literatur gewidmet sind, wird vor allem auf die komplizierte Problematik der Prager kaiserlichen Kanzlei eingegangen. Aufgrund einer breit angelegten Analyse des kanzleimäßigen Materials nach den Schreiberhänden, deren Grundlage der Verfasser u.a. bereits im J. 1936 erarbeitet hat¹, wird diese Bedeutung für die Herausbildung der deutschen Geschäftssprache von neuem formuliert. Die besondere Stellung der Urkundensprache der Kanzlei Karls IV. innerhalb der deutschen Sprachgeschichte des 14. Jh. allerdings nicht bestreitend, wendet er sich gegen die These von K. Burdach und seine Schüler, daß die Entstehung und Durchsetzung der Sprachnorm im 15. und 16. Jh. in Abhängigkeit von dem von ihnen als einheitlich aufgefaßten Prototyp der deutschen Einheitssprache in der Prager Kanzlei des 14. Jh. zu suchen ist. Als das Territorium, in dem die Vorstufen der neuhochdeutschen Hochsprache zu suchen sind, bezeichnet der Verfasser den eingeeengten Raum des Thüringisch-Obersächsischen. Diese Feststellung wird von der gegenwärtigen Forschung allgemein akzeptiert, auch wenn man auf der anderen Seite meinen möchte, daß es in einer solchen Kanzlei, in der die Urkundensprache bereits eine lange Tradition hatte und in der die „Schreiberelite“ konzentriert war, zu einer Nivellierung und Standartisierung (z.B. in der Morphologie) eher kommen konnte als in den Kanzleien, in denen diese Aspekte nicht in solchem Maße erfüllt worden sind. Mit ähnlicher Sorgfalt und in derselben Breite wird auch das kanzleimäßige Material anderer

¹ L. E. Schmitt, *Die deutsche Urkundensprache in der Kanzlei Kaiser IV.*, (= Mitteldeutsche Studien, H. 11), Halle/Saale 1936.